Ta présence dans une maison vide

Elle ne cherche pas quelqu'un pour l'aider. Elle cherche une place à elle.



Laura Bellini

Ta présence dans une maison vide

Elle ne cherche pas quelqu'un pour l'aider.
Elle cherche une place à elle.

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384903995

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - Les conditions d'une porte ouverte 12
Chapitre 2 - Une place à table 24
Chapitre 3 - Les choses qu'on ne peut pas déplacer 36
Chapitre 4 - Ce que nous n'écrivons pas 47
Chapitre 5 - Le droit de dire non 59
Chapitre 6 - L'intimité que nous choisissons 70
Chapitre 7 - Entre les mots 81
Chapitre 8 - De l'autre côté de son univers 92
Chapitre 9 - Le risque d'une table partagée 104
Chapitre 10 - Une soirée sans précipitation 116
Chapitre 11 - Tout ne doit pas être partagé 127
Chapitre 12 - Le prix des non-dits 136
Chapitre 13 - Les attentes des autres 149
Chapitre 14 - La vérité sans promesses 160
Chapitre 15 - Tout ce que nous n'avions pas dit 171
Chapitre 16 - Le silence qui a un sens 183
Chapitre 17 - Mon propre choix 193
Chapitre 18 - Il ne suffit pas de dire pardon 203
Chapitre 19 - Une place pour deux 214
Chapitre 20 - Une maison où l'on a envie de revenir 224

INTRO

Le premier jour où je me suis retrouvée vraiment seule dans la maison, j'ai cassé la serrure de la porte de la pièce qui devait être exclusivement la mienne.

Je ne l'ai pas fait par colère. Du moins, pas consciemment. J'ai simplement tourné la clé trop fort, entendu un craquement désagréable et me suis retrouvée avec sa tête en laiton dans la main. Le reste était coincé dans la serrure, comme si la maison avait décidé de donner son avis sur mes projets.

— Parfait, ai-je déclaré au couloir désert. On commence par la franchise.

J'avais cinquante ans, deux enfants adultes qui vivaient désormais de façon indépendante et un métier que j'aimais trop pour accepter de le qualifier de fuite. Depuis vingt-trois ans, je travaillais dans la restauration de meubles. Je savais distinguer les traces d'une ancienne réparation d'un assemblage d'origine, redonner vie à un vernis au tampon abîmé et consacrer patiemment plusieurs jours à un seul fragment de marqueterie. En revanche, j'étais incapable de répondre à mes amis lorsqu'ils me demandaient ce que je comptais faire de cette grande maison maintenant que les enfants étaient partis.

La réponse était pourtant simple.

J'allais enfin y habiter.

Pas seulement y dormir, y cuisiner, y faire des lessives et me souvenir de toutes les échéances. Je voulais occuper l'espace sans devoir justifier ma présence par les besoins des autres. Dans l'ancienne chambre de ma fille, j'avais

prévu d'aménager un petit atelier consacré aux réparations minutieuses. Celle de mon fils deviendrait une bibliothèque où personne ne poserait d'haltères sur les livres. Quant à l'ancienne salle à manger, utilisée jusqu'alors principalement pour les fêtes de famille, j'avais décidé de l'ouvrir à des rencontres littéraires entre voisins.

Cette dernière idée ne signifiait pas que je souhaitais recommencer à organiser la vie de tout le monde. Dans mon esprit, chacun apporterait ses propres livres, son thé et même sa chaise si les places venaient à manquer. Je mettais un espace à disposition, pas ma personne à la moindre sollicitation.

Du moins, tel était le projet consigné dans mon carnet neuf.

Mon téléphone a vibré sur le rebord de la fenêtre.

Regina, ma chérie, pourrais-tu préparer quelque chose de sucré pour notre première rencontre ? m'avait écrit madame Halina, qui habitait dans la rue voisine. Tu as des doigts de fée !

J'ai regardé le message, puis le morceau de clé brisée.

Pendant des années, il avait suffi que quelqu'un me trouve débrouillarde pour que j'accepte de nouvelles responsabilités. Avoir des doigts de fée signifiait réparer, préparer, nettoyer, veiller à ce que tout soit fait. Or, aujourd'hui, mes mains avaient envie de tenir du papier de verre, pas une plaque à pâtisserie.

J'ai répondu que chacun pouvait apporter quelque chose.

J'ai relu mon message trois fois avant de l'envoyer.

Dehors, un après-midi d'octobre commençait. Notre rue, près de Poznań, paraissait paisible, presque endormie. Des

feuilles mouillées collaient au trottoir et, derrière les clôtures, flottait une odeur de fumée de cheminée. Notre maison se trouvait à l'extrémité d'une courte rangée de bâtiments semblables, mais pendant vingt ans, elle avait été si remplie de voix que je ne m'étais jamais interrogée sur son acoustique. À présent, j'entendais le moindre grincement de l'escalier.

Je suis descendue dans la salle à manger avec mon carnet et un mètre ruban. Au milieu de la pièce se trouvait la table en chêne héritée de mes parents. Son plateau était rayé, l'un de ses pieds légèrement plus sombre que les autres, mais sa structure était magnifique et solide. Je n'avais aucune intention de la remplacer. Près de la fenêtre attendait une bibliothèque vide, achetée pour une somme modique lors de la fermeture d'une bibliothèque scolaire. Il fallait la nettoyer, renforcer deux étagères et remettre son panneau arrière en état.

J'adorais ces objets-là. Ils ne prétendaient pas que rien ne leur était jamais arrivé.

Je venais de dérouler mon mètre lorsque la sonnette de la porte d'entrée a retenti.

Sur le perron se tenait un homme que j'apercevais parfois de l'autre côté de la rue. Je reconnaissais ses cheveux grisonnants, son manteau sombre et cette habitude de marcher avec un livre glissé sous le bras. Il était grand, mais ne cherchait pas à se servir de sa taille pour dominer son interlocuteur. Il se tenait à un demi-pas de la porte, comme quelqu'un disposé à respecter un refus.

— Regina Chmiel ? a-t-il demandé.

— Cela dépend de qui pose la question.

Il a souri lentement.

— Mirosław Borek. J'habite au numéro dix-sept. Halina m'a dit que vous organisiez des rencontres autour des livres.

— Elle vous a également dit que je faisais des gâteaux ?

— Non. Elle m'a prévenu que vous n'aimiez peut-être pas les visites à l'improviste.

— Dans ce cas, c'est bien la première fois qu'elle rapporte quelque chose avec exactitude.

Il a ri doucement. Sa voix était grave, légèrement rauque, avec cette particularité qui donnait même aux phrases les plus ordinaires l'impression d'appartenir à une conversation déjà commencée. Il ne m'observait pas avec insistance. Son regard s'est posé sur le mètre ruban que je tenais, puis sur la porte ouverte de la salle à manger.

— Je suis venu vous faire une proposition, a-t-il dit en montrant une mince chemise cartonnée. Mais je peux revenir si je vous dérange.

J'avais envie de lui répondre qu'il me dérangeait. Non parce que c'était réellement le cas, mais parce que, pour la première fois depuis longtemps, cette journée m'appartenait entièrement et que je ne savais pas encore comment défendre ce privilège.

— Cinq minutes, ai-je décidé.

Il est entré, a soigneusement essuyé ses chaussures et s'est arrêté sur le seuil de la salle à manger. Je l'ai vu examiner la bibliothèque sans faire de commentaire sur son état. Ce n'est qu'après quelques instants qu'il s'est approché.

— Quel beau meuble, a-t-il dit.

— Il est de travers.

— Cela ne l'empêche pas d'être beau.

J’ai tourné la tête vers lui. Les hommes que je connaissais commençaient généralement par me demander si j’avais besoin d’aide pour déplacer des objets lourds. Lui regardait cette bibliothèque vide comme s’il imaginait déjà les livres qui viendraient un jour l’habiter.

— Vous êtes menuisier ?

— Traducteur. Je me débrouille nettement moins bien avec le bois qu’avec les mots. Mais je sais reconnaître un objet que quelqu’un a choisi de garder, simplement parce qu’il ne considère pas l’imperfection comme une raison suffisante pour s’en débarrasser.

Je ne savais pas pourquoi cette phrase m’avait arrêtée. Peut-être à cause de la façon dont il l’avait prononcée, sans chercher à m’impressionner. Ou peut-être parce que cela faisait longtemps que personne n’avait parlé d’imperfection devant moi sans suggérer qu’il fallait immédiatement y remédier.

Mirosław a posé sa chemise cartonnée au bord de la table.

— Madame Halina rassemble les personnes intéressées par ces rencontres entre voisins. Je me suis dit que nous pourrions aller plus loin qu’une simple soirée. Créer un petit club de lecture, peut-être organiser des échanges de livres. Je pourrais m’occuper des textes, du choix des lectures et des contacts avec les participants.

— Et moi, je m’occuperais du local, du thé, du ménage et de veiller à ce que tout le monde soit content ?

Il m’a regardée plus attentivement.

— Ce n’est pas ce que j’ai dit.

— Je sais. Ce genre de choses a rarement besoin d'être dit.

Il est resté silencieux un instant. Il n'avait pas l'air vexé. Il ressemblait plutôt à quelqu'un qui cherchait à comprendre à quel moment, dans une conversation en apparence banale, il avait fait un faux pas.

— Vous avez raison, nous devrions définir les responsabilités, a-t-il finalement répondu. Je ne suis pas venu chercher une maîtresse de maison.

— Alors, qui cherchez-vous ?

Il a entrouvert les lèvres, mais la réponse n'est pas venue immédiatement.

Cette hésitation m'a davantage intriguée que son dossier préparé à l'avance.

— Quelqu'un qui aurait envie de prendre les décisions avec moi, a-t-il enfin déclaré.

J'ai regardé la bibliothèque vide, puis ses mains tranquillement posées sur le plateau. Il ne déplaçait pas mes notes, ne cherchait pas à regarder dans mon carnet. Il se trouvait chez quelqu'un d'autre et me laissait le droit de décider de la distance entre nous.

— Vos cinq minutes sont écoulées, ai-je fait remarquer.

— Je sais.

Il n'a pourtant pas bougé avant que je lui indique la porte. Alors, il a repris sa chemise sans se presser.

— Puis-je vous laisser mon numéro de téléphone ? a-t-il demandé. Vous n'êtes pas obligée de prendre une décision maintenant.

Je lui ai tendu un stylo. Il a inscrit son numéro au dos d'une feuille vierge et l'a déposée près de mon mètre ruban. Son écriture était petite, régulière, avec une lettre « a » dont la forme restait curieusement ouverte.

En sortant, il a remarqué la serrure endommagée de la porte à l'étage.

— Un problème ? a-t-il demandé.

— Le mien, ai-je répondu.

Il a hoché la tête.

— Je comprends. Au revoir, madame Regina.

Lorsque j'ai refermé la porte derrière lui, j'ai ressenti une étrange impression d'inachevé. Il n'avait pas essayé de me convaincre. Il ne m'avait pas proposé de réparer la serrure ni assuré que tout serait plus simple si je le laissais prendre les choses en main. Il avait seulement laissé une proposition qui pouvait me plaire ou non.

Je suis retournée dans la salle à manger. Sur la table reposait la feuille portant son numéro, à côté de mon plan dessiné au centimètre près. À travers la fenêtre, j'ai aperçu Mirosław traverser la rue. Il s'est arrêté auprès d'une voisine âgée, a ramassé les pommes qui s'étaient échappées de son sac, puis lui a rendu celui-ci avant de poursuivre son chemin. Il n'a pas attendu de remerciements.

J'ai rapproché la feuille de mon carnet.

Je désirais une maison dans laquelle personne n'attendrait de moi davantage que ce que je choisirais librement de donner. Et pourtant, pour la première fois depuis de nombreuses semaines, le silence ne me paraissait plus uniquement une récompense.

Debout près de la bibliothèque vide, le numéro d'un homme que je ne connaissais pratiquement pas entre les doigts, je me suis posé une question à laquelle je n'avais pas encore le courage de répondre :

Serais-je capable de laisser quelqu'un entrer dans ma vie sans lui céder, par la même occasion, la place que je commençais à peine à reconquérir ?

Chapitre 1 - Les conditions d'une porte ouverte

Le lendemain matin, j'ai découvert que le plus difficile, lorsqu'on cherche à reprendre sa vie en main, ce n'est pas de prendre des décisions. C'est d'accepter que les autres aient, eux aussi, leurs propres idées.

Madame Halina a téléphoné à huit heures dix-sept, au moment précis où j'appliquais la première couche de vernis au tampon sur une chaise restaurée. J'ai décroché avec le coude, puisque mes deux mains étaient occupées et que le téléphone se trouvait sur le rebord de la fenêtre de mon atelier. Mon interlocutrice n'a pas perdu de temps en salutations.

— Ma petite Regina, nous avons déjà huit personnes ! Enfin, neuf, puisque madame Teresa veut venir avec sa sœur. Je me suis dit que, puisque nous nous lancions, autant faire les choses comme il faut.

L'expression « comme il faut », dans la bouche de Halina, signifiait toujours que quelqu'un d'autre allait avoir beaucoup de travail.

— C'est formidable, ai-je répondu prudemment. Mais nous avions convenu de discuter d'abord des règles.

— C'est justement pour cela que j'ai organisé une petite réunion. Aujourd'hui, à dix-sept heures. Chez toi, évidemment, puisque c'est là que se trouvera notre bibliothèque.

J'ai immobilisé ma main, le tampon suspendu au-dessus du bois.

— Tu as organisé une réunion chez moi sans me demander mon accord ?

— Oh, ne prends pas ce ton-là. Après tout, c'est toi qui as eu l'idée.

J'ai regardé la chaise. La teinte sombre du noyer retrouvait sa profondeur, et les fines rayures disparaissaient peu à peu sous mes doigts. Dans mon travail du bois, j'aimais la prévisibilité. Chaque geste entraînait une conséquence, chaque erreur laissait une trace que l'on pouvait comprendre. Avec les gens, c'était différent. Ils étaient capables de transformer une proposition en obligation avant même que vous ayez terminé votre phrase.

— Halina, la réunion peut avoir lieu, mais je ne préparerai pas de réception. Et à dix-sept heures, je devrai arrêter de travailler.

— Merveilleux. Je savais que tu accepterais.

Elle a raccroché avant que je puisse préciser ce que je venais exactement d'accepter.

Je suis restée immobile quelques instants. Puis j'ai posé mon tampon, me suis lavé les mains et ai sorti mon carnet. Sur une page vierge, j'ai écrit en grandes lettres : « MES RÈGLES NE SONT PAS DES SUPPLICATIONS. »

Ce n'était pas une formule particulièrement élégante, mais elle m'a soulagée.

À dix-sept heures, six personnes étaient assises dans ma salle à manger, deux autres se tenaient près de la fenêtre, et madame Halina disposait avec enthousiasme des tasses qu'elle avait elle-même sorties de mon buffet. Elle avait apporté un gâteau polonais au pavot, madame Teresa des petits sablés, et monsieur Antoni, professeur d'histoire à la retraite, était arrivé avec un sac rempli de livres et la

conviction qu'un tel projet n'avait aucun sens sans les grands classiques de la littérature polonaise.

Mirosław Borek est arrivé le dernier.

Il ne portait pas le manteau que j'avais remarqué la veille. Son pull bleu marine et sa chemise claire lui donnaient une allure moins officielle, mais aussi plus intéressante. Les mèches grises à ses tempes accentuaient le caractère de son visage. Il a salué tout le monde, mais m'a adressé un signe de tête particulier, comme s'il se souvenait que c'était à moi de décider s'il était le bienvenu.

— Je n'ai apporté que moi-même, a-t-il murmuré lorsque je lui ai tendu une chaise. J'ai pensé que c'était moins risqué qu'une nouvelle chemise cartonnée.

— Tout dépend de ce que vous avez dans la tête.

— Malheureusement, beaucoup plus de choses que dans ma chemise cartonnée.

J'ai souri malgré moi.

Halina a frappé dans ses mains.

— Mes chers amis, commençons ! Regina met sa merveilleuse maison à notre disposition, Mirek connaît bien les livres et moi, je m'occuperai de l'organisation. Je pense que des rencontres tous les mercredis seraient idéales.

— Avant de choisir le mercredi, j'aimerais clarifier quelque chose, ai-je déclaré.

Tous les regards se sont tournés vers moi.

Je n'étais pas une femme timide. Je dirigeais ma propre entreprise, négociais les prix avec mes clients et savais refuser une réparation irréversible, même à un collectionneur très influent. Pourtant, devant cette table entourée de voisins, j'ai ressenti une tension familière. La

question n'était pas celle de mes compétences. Il s'agissait de savoir si j'avais le droit d'être moins accommodante que ce que les autres attendaient de moi.

— Je veux que nous créions un espace de discussion autour des livres, ai-je commencé. Mais cela reste ma maison. Elle ne sera pas ouverte sans limites. Les rencontres pourront avoir lieu deux fois par mois, pas toutes les semaines. Chaque participant sera responsable de ranger et de nettoyer derrière lui. Je n'ai pas l'intention de cuisiner ni de préparer des collations pour tout le groupe.

Halina a haussé les sourcils.

— Regina, ma chérie, personne n'a l'intention de profiter de toi.

— Dans ce cas, nous ne devrions avoir aucun problème à établir des règles.

Un silence est tombé.

Mirosław était assis en face de moi. Il ne souriait pas. Il faisait tourner un stylo entre ses doigts, mais lorsqu'il a croisé mon regard, il l'a posé sur la table.

— Regina a raison, a-t-il dit. Seulement, je proposerais d'aller un peu plus loin.

Je me suis préparée à une objection.

— Je vous écoute.

— Si nous voulons que ce soit un projet collectif, nous ne pouvons pas le faire reposer entièrement sur la maison privée d'une seule personne. Nous avons besoin de règles qui permettront au projet de continuer même lorsque celle qui nous accueille voudra partir en voyage, travailler ou simplement fermer sa porte.

Cela semblait raisonnable. Trop raisonnable pour que je puisse protester immédiatement.

— Que proposez-vous ?

— Une petite équipe d'organisation. Trois personnes qui se relaieraient pour prendre en charge les rencontres. Nous pouvons commencer ici, mais nous devrions chercher dès le départ un second lieu, ne serait-ce qu'une salle mise à disposition par une association du quartier.

Halina semblait déçue.

— Mais c'est tellement chaleureux ici.

— Justement. C'est pourquoi il est facile de confondre l'hospitalité de quelqu'un avec un service permanent, a répondu Mirosław.

Je l'ai observé plus attentivement.

Il aurait pu simplement soutenir mes conditions. À la place, il venait d'en poser une autre, plus difficile : si nous voulions créer quelque chose ensemble, nous devions partager les responsabilités dès le commencement. Et cela signifiait que je ne pourrais pas décider seule de tout ce qui concernerait le projet.

— Je ne veux pas que quelqu'un vienne organiser ma maison à ma place, ai-je dit.

— Et personne ne devrait le faire. Mais si nous créons un club de quartier, les autres doivent avoir le droit de participer à l'élaboration de son programme. Sinon, nous ne serons que des invités à vos soirées privées.

— Vous n'avez pas l'air d'un homme qui accepte facilement les règles des autres.

— Cela dépend si elles ont été établies raisonnablement.

Une nuance d'amusement est apparue dans sa voix.

— Et les miennes sont déraisonnables ?

— Non. Elles sont nécessaires. Simplement, elles ne sont pas encore complètes.

Je ne me souvenais pas de la dernière fois où quelqu'un m'avait contredite sans provoquer en moi le besoin immédiat de me défendre. Mirosław ne cherchait pas à gagner la discussion. Il s'intéressait à la solution, même si celle-ci exigeait que je fasse une concession.

Monsieur Antoni s'est penché au-dessus de la table.

— Est-ce que nous pourrions décider de ce que nous allons réellement lire ? Parce que si nous commençons par l'organisation, nous n'aurons ouvert aucun livre avant décembre.

Tout le monde a éclaté de rire, et la tension s'est dissipée.

Pendant les quarante minutes suivantes, nous avons discuté des détails. Teresa a proposé un échange de livres, Antoni de brèves présentations des auteurs choisis, et une voisine plus jeune, Marta, souhaitait créer un groupe en ligne tout simple. Halina, ayant retrouvé son enthousiasme, s'est portée volontaire pour recueillir les propositions de dates.

Mirosław notait nos décisions sur une feuille, mais me demandait régulièrement mon avis. Il ne le faisait pas ostensiblement. Il se souvenait simplement que toute décision concernant ma maison nécessitait mon accord.

Lorsque la conversation s'est portée sur la bibliothèque, madame Teresa a proposé que son beau-frère la peigne rapidement en blanc.

— Non, ai-je répondu trop vivement.

Tout le monde s'est tu.

Je me suis approchée du meuble et ai passé la main sur son panneau latéral.

— C'est une ancienne bibliothèque en bois massif. Elle présente de petites dégradations, mais elle a conservé sa surface d'origine. Une peinture blanche masquerait tout ce qui fait son caractère. Je peux la restaurer, j'ai simplement besoin de temps.

— Bien sûr, a répondu Teresa, visiblement embarrassée. Je voulais seulement aider.

— Je sais. Excusez-moi pour mon ton.

Mirosław s'est levé et s'est approché.

— Combien de temps ?

— Quelques jours, si je n'ai pas d'autres commandes.

— Et si vous en avez ?

— Alors, davantage.

— Parfait. Nous pouvons organiser la première rencontre sans que la bibliothèque soit terminée.

Je l'ai regardé.

— Une pièce inachevée ne vous dérange pas ?

— Ce qui me dérangerait davantage, ce serait que quelqu'un abîme un beau meuble simplement pour qu'il soit prêt jeudi.

Pendant une fraction de seconde, nous nous sommes trouvés trop proches pour que notre conversation reste strictement professionnelle. J'ai senti son parfum, discret, avec une note de cèdre et quelque chose d'agrume. Mirosław a été le premier à reculer, me laissant de l'espace.

Il l'a fait si naturellement que je n'ai pris conscience de ma propre déception que quelques instants plus tard.

À la fin de la réunion, les voisins ont commencé à débarrasser la vaisselle. Halina a encore essayé de définir le menu de notre prochaine rencontre, mais Marta lui a rappelé nos accords. J'ai observé la scène avec une satisfaction silencieuse. Pour la première fois, quelqu'un d'autre veillait au respect des limites que j'avais fixées.

Mirosław est resté près de la table, occupé à mettre ses notes en ordre.

— J'aimerais voir ce que vous avez écrit, ai-je dit.

Il m'a tendu sa feuille.

En haut, on pouvait lire : « Rencontres autour des livres — projet collectif ». En dessous figuraient les propositions de dates, la répartition des responsabilités et les questions restant à trancher. À côté de mon nom, il n'avait pas écrit « hôtesse ». Il avait inscrit : « Regina — espace, mobilier, décisions concernant la maison ».

À côté du sien : « Mirosław — programme, contacts avec les participants, documentation ».

— Vous êtes très organisé, ai-je remarqué.

— Une déformation professionnelle. Un traducteur qui ne veille pas au sens des mots peut faire beaucoup de dégâts.

— Et quelqu'un qui veille trop au sens des mots ?

— Il lui arrive de ne pas entendre ce que l'autre essaie de dire entre les lignes.

Il m'a regardée, puis a refermé son carnet.

Je ne savais pas si cette remarque le concernait, me concernait ou nous concernait tous les deux.

— Je n'aime pas les surprises, ai-je dit.

— J'avais remarqué.

— Et je n'ai aucune intention de renoncer à mon atelier ou de modifier mes projets simplement parce que quelqu'un trouve ma maison agréable.

— Je ne vous demande pas cela.

— Pourtant, vous proposez quelque chose sur lequel je n'aurai pas un contrôle total.

Il a réfléchi un instant avant de répondre.

— Oui. Parce qu'une communauté commence là où s'arrête le monopole d'une seule personne sur les décisions. Mais votre maison reste votre maison. Ce sont deux choses différentes.

Il parlait calmement. Sa voix ne contenait aucune trace de condescendance. C'était précisément ce qui me donnait envie de poursuivre la discussion au lieu d'y mettre un terme.

— Vous avez toujours réponse à tout ?

— Non. Hier, par exemple, je ne l'avais pas.

Je me suis souvenue de son hésitation lorsque je lui avais demandé qui il cherchait réellement.

— Et aujourd'hui non plus, je n'ai pas réponse à tout, a-t-il ajouté.

J'ai souri.

— Cela pourrait être le début d'une collaboration raisonnable.

— Voilà qui ressemble à un compliment d'une prudence extraordinaire.

— Il faudra vous y habituer.

Je l'ai raccompagné jusqu'à la porte. Sur le seuil, il s'est arrêté comme s'il souhaitait ajouter quelque chose. Pendant

un bref instant, j'ai aperçu sur son visage une incertitude qu'il n'avait pas montrée auparavant.

— Samedi après-midi, je suis libre, a-t-il commencé. Nous pourrions discuter des détails du programme. Sans tout le groupe, il sera plus facile de définir ce que nous attendons l'un et l'autre.

— Je travaille samedi.

— Je comprends.

Il ne m'a pas demandé à quelle heure je terminerais. Il n'a pas proposé de venir à l'atelier. À la place, il a pris son manteau.

Cette retenue était courtoise, mais elle m'a irritée de façon inattendue.

— Dimanche après seize heures, je suis disponible, ai-je dit.

Il s'est retourné.

— Dimanche me convient.

— Seulement pour les questions d'organisation.

— Bien entendu.

Il possédait cette sorte de sourire qui n'enlevait rien au sérieux des paroles, mais leur donnait une signification supplémentaire.

Lorsqu'il est parti, je suis restée quelques instants près de la porte, écoutant ses pas s'éloigner. Je n'avais pas l'impression d'être une femme qui venait d'accepter une nouvelle obligation envers ses voisins. Je me sentais plutôt comme quelqu'un qui aurait ouvert une petite fenêtre dans une pièce devenue étouffante depuis longtemps.

Le lendemain, ma fille Natalia m'a appelée.

— Maman, madame Halina m'a dit que tu organisais une sorte de club de lecture. Apparemment, tout le monde est ravi.

— Tout le monde, sauf moi quand ils essaient de décider de mon emploi du temps.

Natalia a ri.

— Donc, rien n'a changé.

Je me suis tue.

— Non, ma chérie. Justement, j'essaie de faire les choses autrement.

Un bref silence s'est installé à l'autre bout du fil.

— C'est bien, a-t-elle finalement répondu. Vraiment bien.

Nous avons encore parlé de son travail, de son nouvel appartement et de ses projets pour le week-end. Après avoir raccroché, je suis retournée dans la salle à manger. Les notes de Mirosław se trouvaient toujours sur la table. Je les ai prises et relues.

Dans la marge inférieure, il avait ajouté une phrase que je n'avais pas remarquée auparavant : « Aucune rencontre n'est plus importante que le droit de celui qui reçoit à disposer de son propre temps. »

J'ignorais s'il avait écrit cela pour moi ou pour lui-même.

En revanche, je savais que j'avais l'intention de le lui demander dimanche.

Le soir, j'ai essayé de lire, mais toutes les quelques pages, mes pensées revenaient à notre conversation près de la bibliothèque. Pas à son visage, même si je pouvais facilement me le rappeler. Ni même à sa voix, qui prenait une étrange douceur lorsqu'il cessait d'argumenter.

Je pensais au fait qu'il n'avait pas essayé de faire de moi quelqu'un dont il aurait besoin.

Et c'était peut-être précisément pour cette raison que je commençais à souhaiter son retour.

Chapitre 2 - Une place à table

Le dimanche, à quinze heures quarante-cinq, je me tenais devant le miroir de ma chambre et me demandais pourquoi le choix d'un pull était soudain devenu un problème de première importance.

Après tout, je devais simplement rencontrer un voisin pour parler du club de lecture. Je n'avais pas rendez-vous avec un homme dans un cadre romantique, je ne préparais pas de dîner aux chandelles et je n'avais aucune intention d'impressionner quelqu'un que je connaissais depuis quelques jours à peine. Malgré cela, j'ai écarté mon col roulé gris parce qu'il me semblait trop austère et choisi un pull bordeaux, doux, avec une encolure large.

Puis j'ai décidé que le simple fait de réfléchir à cette question était ridicule.

Heureusement, personne ne pouvait me demander de comptes.

Mirosław a sonné à seize heures précises. Cette fois, il avait apporté un sac en papier et un petit livre à la couverture bleu marine.

— Avant que vous ne protestiez, il n'y a rien là-dedans qui demande la moindre préparation, a-t-il déclaré en guise de salut.

J'ai regardé dans le sac. Deux parts de gâteau au fromage blanc, soigneusement emballées dans une boîte, et du thé en vrac.

— Vous avez apporté de quoi recevoir ?

— J'ai apporté un dessert pour deux personnes. La différence est essentielle.